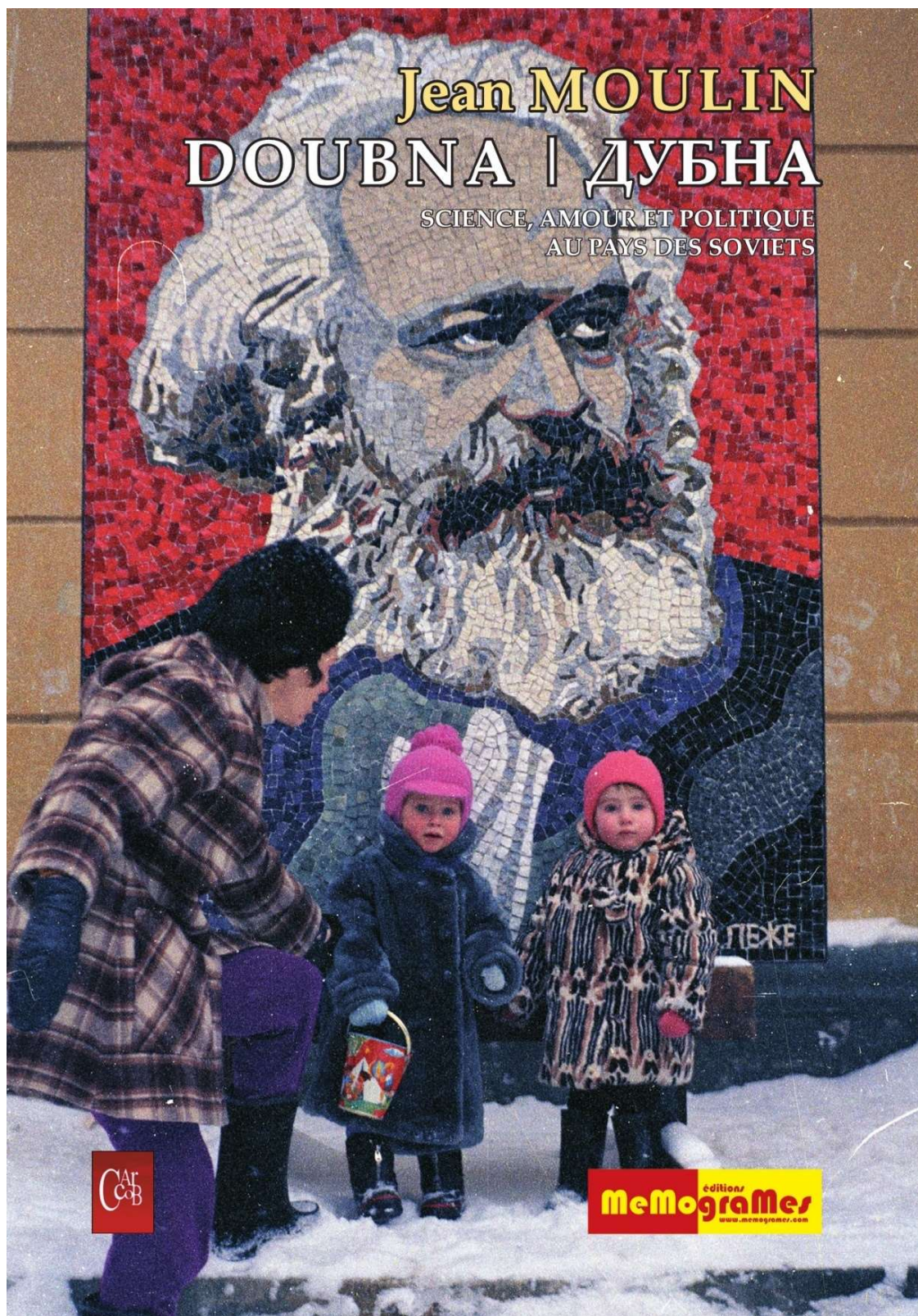


❖❖ DOSSIER DE PRESSE ❖❖



MOULIN, Jean DOUBNA - ДУБНА

SCIENCE, AMOUR ET POLITIQUE AU PAYS DES SOVIETS

Récit autobiographique - préface de José Gotovitch -
268 pp. au format B6, dont 12 pages de photos en
couleur

Editions Memogrames – collection *Horus*, en
partenariat avec l'asbl CARCoB

Parution : fin mai-début juin 2020*

Disponibilité en France : Septembre 2020

ISBN 978-2-930698-73-1

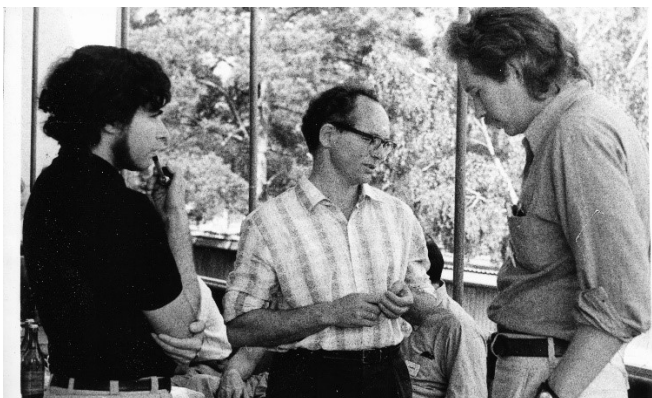
Prix de vente : 20 € TTC

*selon l'évolution de la crise sanitaire en cours



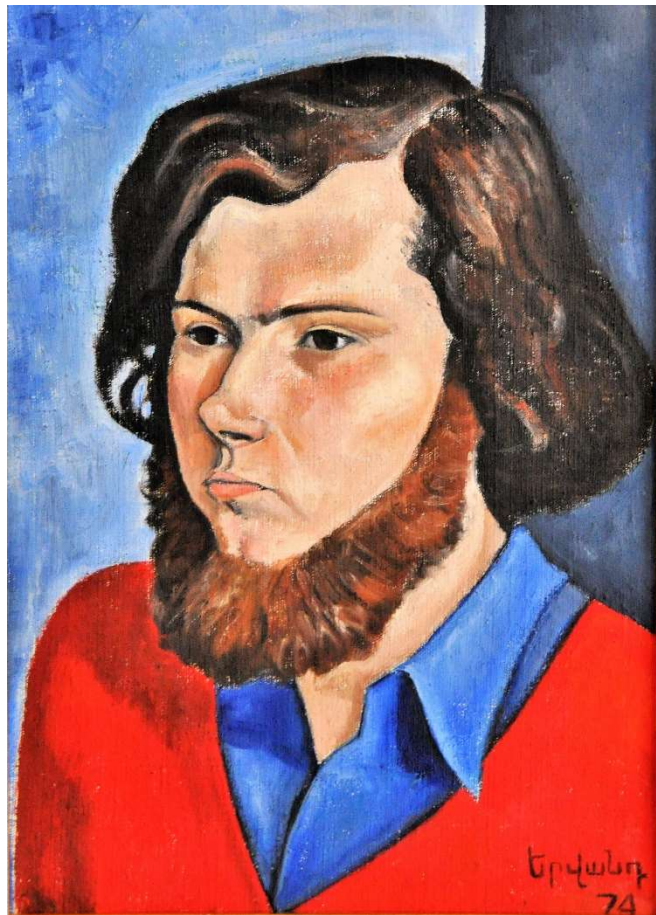
Moscou octobre 2015. Discours d'ouverture de Jean Moulin
à la conférence de lancement du projet CREMLIN

L'auteur : Docteur en sciences physiques, Jean Moulin a été chercheur à l'Université libre de Bruxelles jusqu'à la fin des années 1970. La majeure partie de sa carrière s'est déroulée aux Services de la Politique scientifique fédérale belge, où il était responsable de la coopération internationale sur les grands équipements de recherche. Jean Moulin a représenté la Belgique dans de nombreuses instances européennes. Son parcours de formation est pour le moins original : de 1971 à 1974, il fut boursier de thèse à l'Institut unifié de recherches nucléaires de Doubna, en URSS. Et en revint avec un doctorat. Il en défendit une extension devant les autorités académiques de l'ULB en 1976.



Jean Moulin (à gauche), Sergio Guérassimov et le physicien américain
Heinz Pagels, à Doubna, en juin 1973, sur la terrasse du buffet du La-
boratoire de physique théorique

Le livre : Un jeune physicien de vingt-quatre ans débarque en avril 1971 à Doubna, cité scientifique de l'URSS brejnévienne. Son idéalisme, sa vocation scientifique et son engagement communiste, hérité de son père et de son grand-père, sortiront-ils intacts de ces années soviétiques, puis de son retour en Belgique avec la jeune Moscovite qu'il a épousée, avec qui il fonde une famille ?



Doubna, mai 1974. Portrait de Jean Moulin
par un ami arménien, Ervand Sakhtarian

L'histoire de Jean Moulin est celle d'une génération ébranlée par les bouleversements politiques, les dislocations familiales et la perte des illusions. Mais c'est aussi le récit de l'émerveillement devant la beauté d'une équation, d'une église orthodoxe, d'un quatuor de Chostakovitch, d'une île yougoslave, de la vie tout simplement.

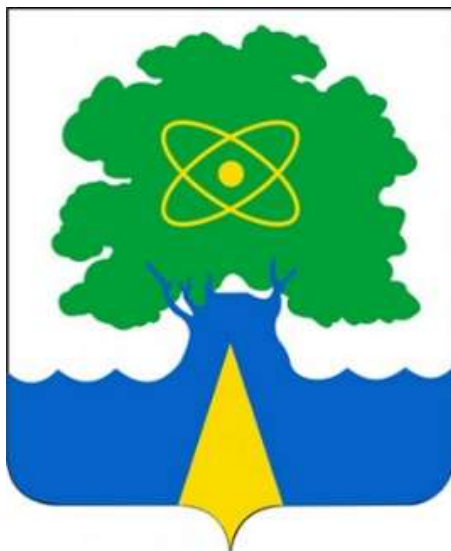


La rue des Bâtisseurs, où habitait l'auteur – carte postale de 1973

DOUBNA - ДУБНА ... mais encore ?

Si la ville de Doubna, sur les bords de la Volga, à quelque 130 kilomètres au nord de Moscou, est aujourd'hui une zone économique spéciale ouverte aux investisseurs étrangers (74.000 habitants, 150 entreprises employant 3.600 personnes, 600 nouveaux emplois annuellement), elle doit toutefois son développement, à l'époque de l'URSS, à sa vocation d'un des principaux centres soviétiques de recherches nucléaires.

Doubna est traversée par la Volga, limitée à l'est par la rivière Doubna et à l'ouest par le canal de Moscou (construit entre 1932 et 1937, il relie la Volga et la Moskova). En raison de sa situation protégée sur une « île » entourée d'eau, cette zone marécageuse fut choisie pour l'installation, en 1946-1947, de laboratoires de recherche nucléaire fondamentale à des fins civiles et militaires.



Les armoiries actuelles de la ville scientifique de Doubna : rivières, arbres et atomes...

C'est sur cette base que fut créé, en 1956, l'Institut unifié de recherches nucléaires (IURN ou JINR, en anglais, pour *Joint Institute for Nuclear Research*), par un accord de coopération intergouvernemental signé avec les pays du camp socialiste, y inclus, au départ, la Chine et l'Albanie. Ce nouvel institut international de recherche à des fins exclusivement pacifiques était visiblement destiné à faire pendant à la création récente, à Genève, du CERN (l'Organisation européenne pour la recherche nucléaire). Depuis lors, la cité s'est construite autour de l'Institut pour accueillir les meilleurs chercheurs de l'Union soviétique et des autres pays socialistes, et leur offrir un environnement paisible pour découvrir en toute liberté de nouvelles lois de la physique ! Toute l'infrastructure a dû être développée pour transformer ce coin de nature en un lieu vivable.



Doubna – cartes postales de 1974

Le cadeau de mariage offert par l'URSS aux pays membres de l'Institut fut un accélérateur de protons, un synchrophasotron d'une énergie de dix GeV (dix giga-électrons-volts, soit un milliard d'eV), mis en service en 1957. Il fut le plus puissant du monde durant quelques années. Ses aimants massifs de trente-six mille tonnes figurent au Guinness Book des records mondiaux. Les recherches menées à Doubna concernent principalement la physique des particules, la physique des ions lourds, la physique nucléaire, la synthèse d'éléments lourds du tableau de Mendeleïev (les transuraniens), la radiobiologie...



L'Institut est rapidement devenu l'un des principaux centres de recherche nucléaire du monde. Une brochette de physiciens remarquables du 20^e siècle y a travaillé, dont le physicien théoricien Nikolaï Bogolioubov, les spécialistes des accélérateurs Vladimir Veksler et Alexandre Baldin, le neutronicien Ilia Frank, le physicien nucléaire Gueorgui Flerov, le spécialiste des neutrinos Bruno Pontecorvo... Flerov a reçu le prix Nobel de physique en 1958 (en compagnie de Tcherenkov et Tamm) pour la découverte et l'interprétation de l'effet Tcherenkov. Entre autres grandes réussites, l'Institut de Doubna peut s'enorgueillir d'être un des champions mondiaux de la synthèse d'éléments lourds. Un de ces éléments, le 105, a été baptisé le dubnium et un autre, le 114, le flerovium.

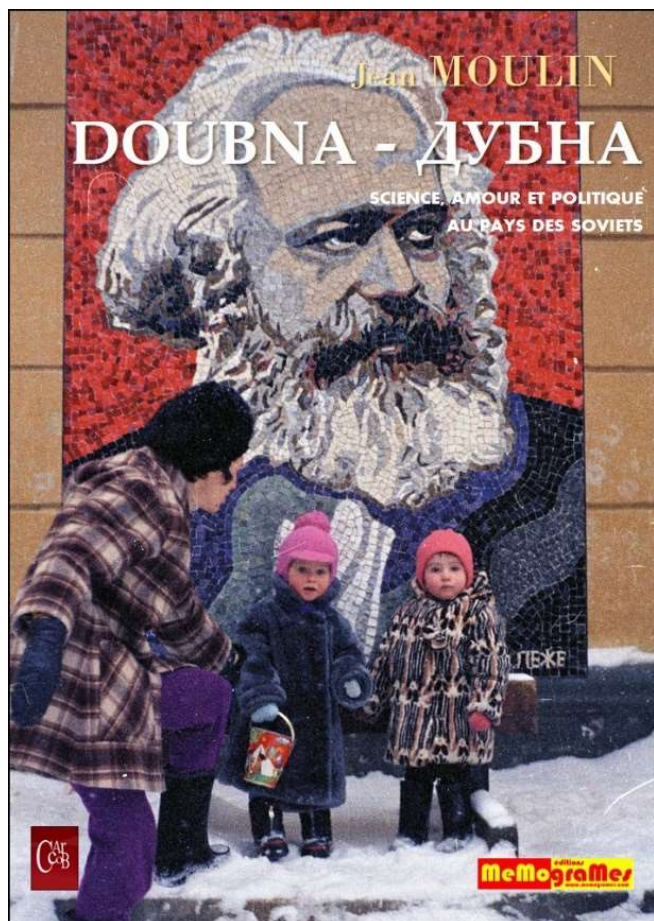


En pleine guerre froide, Doubna était une ville fermée, où l'on ne venait pas sans y être dûment convié. Peu de scientifiques occidentaux avaient la possibilité d'effectuer de longs séjours là-bas, sauf dans le cadre d'accords d'échange avec le CERN. Qu'un jeune doctorant belge ait pu y mener des travaux scientifiques et y défendre sa thèse de doctorat dans les années 1970 est donc un fait exceptionnel.

Suite aux bouleversements géopolitiques intervenus après la chute du mur de Berlin en 1989, plusieurs pays fondateurs de l'Institut sont désormais des Etats membres de l'UE (Allemagne réunifiée, Tchéquie, Slovaquie, Hongrie, Pologne, Bulgarie, Roumanie). Après une décennie difficile durant la transition post-soviétique, l'Institut a mis en œuvre, à partir des années 2000, une stratégie de redéveloppement qui a permis de lancer un projet de construction d'un nouveau complexe expérimental de mégascience, le projet NICA (*Nuclotron-based Ion Collider fAcility*). Il est financé essentiellement par la Fédération de Russie, à hauteur de plusieurs centaines de millions d'euros. Ce projet est réalisé en étroite coopération avec des partenaires européens et extra-européens. NICA est un des fleurons internationaux de la nouvelle Russie scientifique.

L'Institut reste donc un pôle de développement majeur de la ville, en parallèle et en synergie avec la zone d'innovation.

Pour plus d'informations, voir : <http://www.jinr.ru/>



DOUBNA - ДУБНА, le récit autobiographique de Jean Moulin qui paraît aux éditions Memogrammes dans la collection Horus (collection dédiée aux destinées personnelles), relate les souvenirs de l'une des expériences les plus exaltantes de la vie de l'auteur : les trois années passées, de 1971 à 1974, comme chercheur à l'Institut unifié de recherches nucléaires de Doubna, en URSS. Des années de passions conquérantes où la science et l'amour se conjuguèrent en un cocktail exceptionnellement fertile : obtention d'un titre de docteur en sciences, mariage avec une Moscovite et naissance de deux enfants ! Pour Jean Moulin, fils d'un dirigeant communiste et petit-fils d'un grand ami de l'URSS, le sens de son engagement actif au PCB, de sa vision de l'Union soviétique et ses rapports avec son père vont connaître des évolutions marquantes au cours de cette période. Son séjour à Doubna a joué un rôle capital à une époque charnière de la construction de sa vie d'adulte. À son retour en Belgique, plus rien ne sera comme avant.

Le récit se veut anecdotique, sans prétention théorisante, l'auteur n'hésitant pas à relater les petits détails de la vie quotidienne, que l'on pourrait taxer de banalités alors qu'ils sont essentiels, la clé de compréhension de nos existences.

Si Jean Moulin n'avait pas voyagé depuis son enfance en Union soviétique et dans d'autres pays socialistes, il est fort probable qu'il n'aurait pas fait le choix de Doubna en 1970. Un choix qui a lui-même engendré plusieurs retours à Moscou de 1975 à 1986.

Jean Moulin est retourné en Fédération de Russie, et à Doubna, de 2008 à 2018, dans des missions professionnelles en tant qu'expert de la politique scientifique. Il a ainsi pu voir l'évolution de l'Institut et de la ville scientifique sur près de cinquante ans.

Les souvenirs retrouvés en ont réveillé d'autres. L'auteur remonte jusqu'au récit que faisait son grand-père paternel de son voyage en URSS au tout début des années 1930, avec la première délégation des Amis de l'Union soviétique. De récentes recherches au Centre des archives du communisme en Belgique (le CARCoB) lui ont beaucoup appris sur ce voyage.



Le grand-père de l'auteur faisait partie de la première délégation en URSS de l'association des Amis de l'Union soviétique, en 1930

De cette exploration, ont progressivement émergé, avec une netteté et une intensité inattendues, toutes les facettes de sa relation avec l'URSS et la Russie : non seulement les voyages, mais les liens, presque les filiations, politiques, culturelles, scientifiques et affectives qui l'unissent à ce pays-continent. Les camps de jeunes pionniers et des escapades dans des pays socialistes. Son engouement pour la Yougoslavie slave et méditerranéenne. Et son engagement politique en Belgique, dans les organisations communistes, union des étudiants et parti.

Ce témoignage introspectif peut aussi contribuer à mieux saisir le destin singulier des enfants élevés dans des familles communistes militantes.

Jean Moulin l'écrit sans ambages : la disparition de l'URSS à la fin de 1991 a été pour lui une tragédie personnelle autant que politique. Et de commenter : « Les conditions calamiteuses de la mise en œuvre de la perestroïka gorbatchévienne l'ont rapidement transformée en une véritable "katastroïka", comme l'a définie Alexandre Zinoviev. Mon enthousiasme initial des années 1986-1988 pour ces réformes indispensables, trop longtemps retardées, s'est mué en inquiétude sur la dérive social-démocrate, puis franchement social-libérale de l'équipe réformatrice. Je reste persuadé, en 2020, que le système socialiste recelait encore des potentialités énormes qui auraient pu être mobilisées, au lieu de s'engager dans la voie du libéralisme, ardemment soutenue par le FMI et tous les conseillers occidentaux. Nombreux sont mes anciens collègues de Doubna qui pensent de même. »



Retrouvailles. L'auteur avec Sergo et Liouba Guérassimov en 2018 dans un restaurant à Doubna

QUELQUES EXTRAITS...

(...) P. 13-14

Le vendredi 2 avril 1971, je débarque à Doubna avec armes et bagages. La journée a été longue. Parti de Bruxelles avec le vol de l'Aéroflot, j'ai atterri à Moscou en fin d'après-midi. La ville est décorée de slogans, photos et drapeaux à la gloire du XXIVe congrès du parti communiste soviétique et du bureau politique, dirigé par le fringant Léonide Brejnev. Une délégation du parti frère belge y participe, conduite par son président. Je dîne avec eux avant de rejoindre Doubna en voiture, accompagné par un représentant de l'Institut de recherches nucléaires où je suis accueilli comme boursier de thèse. Il me laisse, en pleine nuit, dans l'appartement qui m'a été alloué et me donne rendez-vous pour le lundi matin, au siège de l'administration de l'Institut.

Devant mes deux volumineuses valises, bourrées de disques et d'une platine, de livres, de mes pipes et tabacs et de tout le nécessaire pour un long séjour, je n'en mène pas large. Dans la nuit noire, je devine, de mon balcon, la Volga qui coule à quelques centaines de mètres. Un sentiment de solitude et de doute m'envahit. Parviendrai-je à relever les défis scientifiques et personnels que je me suis fixés il y a quelques mois ? Ai-je vraiment fait le bon choix de venir m'enfermer ici, au bout du monde, pour au moins un an ?

(...) P. 133

Natacha naît sur les bords de la Volga le 14 mars 1972 dans l'après-midi. Elle partage la date de naissance du 14 mars avec Albert Einstein, clin d'œil de la physique au jeune père. La veille au soir, lorsqu'il n'y a plus de doute que la délivrance est proche, nous rejoignons la maternité en ambulance. Je ne suis pas admis à assister à l'accouchement, ni même à entrer dans la maternité. J'accompagne donc Olga jusqu'au sas d'entrée, elle y revêt l'uniforme de la maison et on me remet ses vêtements que j'emporte dans la nuit, comme un drôle d'individu qui viendrait de déshabiller quelqu'un dans la rue. L'attente est longue et anxieuse. Un coup de fil dans mon bureau le lendemain vers dix-huit heures m'annonce enfin la bonne nouvelle. Je suis papa d'une petite fille de trois kilos et demi, elle mesure cinquante-deux centimètres, la mère et l'enfant se portent bien. Ma fille a, d'après les premières informations, les cheveux noirs et les yeux gris.

Il n'est pas question que je voie la mère et le bébé avant plusieurs jours, normes soviétiques, je dirais médiévales, obligent. L'accès à la maternité est défendu par une infirmière moustachue bien décidée à ne pas me laisser passer. (...)

(...) P. 163-164

Les usines sont grandes pourvoyeuses de matériaux et d'équipements non disponibles dans le commerce. Piotr et Nina ramènent de leurs entreprises respectives clous, vis, outils, peinture, pièces de fourrure et autres bricoles utiles. On achète des assiettes à des voisins qui ont une filière pour s'en procurer. Piotr ramène du travail de l'alcool à nonante degrés (*le spirt*). L'alcool technique utilisé dans son usine est de qualité alimentaire, c'est plus prudent, et le contremaître en a toujours une réserve dans une théière posée sur son bureau pour récompenser les travailleurs méritants. Avant de commencer leur journée, il est fréquent que les ouvriers boivent un coup dans les vestiaires pour se mettre en forme. La lutte contre ces pratiques sera renforcée par Andropov, puis Gorbatchev.

Dans l'appartement moscovite, le moindre espace libre est utilisé pour stocker des marchandises : sous les lits, sous et sur les armoires, dans les faux plafonds, dans les conduits techniques de la salle de bain et des toilettes. On y trouve boîtes de conserve, bocaux, œufs, pâtes, cigarettes, boissons, produits d'entretien, etc. Parmi les bocaux, figurent en bonne place les concombres salés et les champignons marinés, russules, bolets et autres chanterelles, préparés par Nina. Le balcon est envahi de matériel et de petites plantations en pots. On y élève même des poussins. En hiver, il sert de frigo et de surgélateur. On prépare un chaudron de pelméné qu'on place dans un sac sur le balcon où ils resteront surgelés jusqu'au printemps.

(...) P. 191-192

Avant de partir, je repense à ce que me disait Piotr : « Tu es un vrai Russe, plus Russe que Volodia. » Il y a quelque chose de très juste et profond dans cette assertion. Mon beau-père a rapidement décelé, au-delà de nos joyeuses ripailles tant arrosées, l'âme russe qui m'habite, ce mélange instable de rationalité et de folie, d'angoisse et de passion, ce mépris des limites, ce besoin infini de convivialité, d'amitié et de respect. Muni de ce viatique, je me suis progressivement fondu dans la langue et la culture russes, le temps et l'espace russes et soviétiques, les musiques, les couleurs, les odeurs, la cuisine, les alcools. J'ai rompu toutes les barrières, je suis allé aussi loin que possible, j'ai épousé une femme russe et soviétique, nous avons conçu deux enfants russes.

Russe et soviétique, « russoviétique », les deux qualificatifs sont intimement liés, à la manière d'un aimant dont on ne peut séparer les deux pôles. J'y inclis la politique, ma fascination pour le projet communiste soviétique. Un tel projet manichéen pouvait-il naître ailleurs qu'en terre russe ? La politique, c'est au fond la composante soviétique de ma passion russe. Cela, je l'ai compris beaucoup plus tard. Au moment de quitter les rives de la Volga, je qualifie l'âme russe qui m'habite de composante russe de ma passion soviétique.

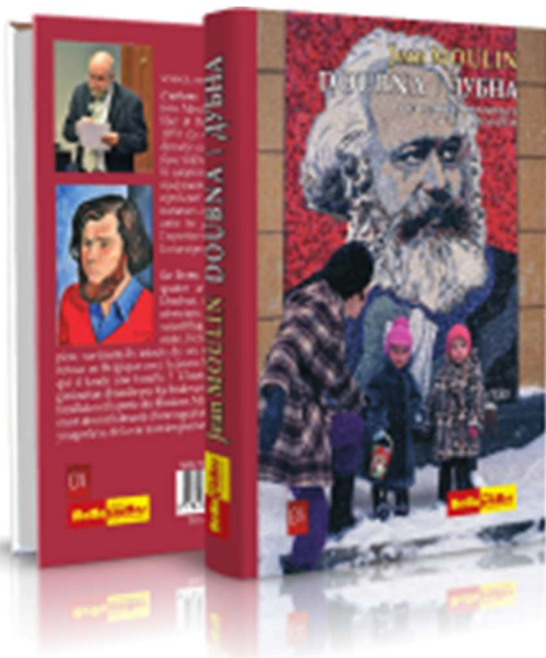
De retour en Belgique, je me sens différent, ou plutôt enrichi d'une nouvelle dimension de moi-même. Quelque chose qui était en moi s'est désormais pleinement révélé et matérialisé. En retrouvant mes marques bruxelloises et wallonnes, mon âme russe s'accouple définitivement à mon âme gauloise, je dirais plutôt latine, en un hybride indéfinissable. Je vivrai des années de tension, de recherche d'un nouvel équilibre intérieur. Le pôle russe dominant à Doubna sera graduellement rééquilibré par le pôle latin, par les liens extrêmement forts qui me rattachent à la France et à l'Europe méridionale, à leurs cultures, leurs terroirs, leurs sentiers de randonnée.

(...) P. 233-234

Je suis invité à souper chez Sergo et Liouba Guérassimov. C'est un moment d'une grande intensité. Liouba a connu Natacha bébé. Leur petite Ania, deux ans à l'époque, est à présent biologiste en Allemagne. L'appartement est exigu et simple, encombré de livres et des tableaux peints par Liouba. Je n'y étais jamais entré lors de mon séjour. Je ne crois pas que Sergo souhaitait éviter des difficultés avec le KGB. Il s'agissait plutôt d'une retenue personnelle. Le repas est servi sur la table basse du salon. Nous abordons tous les sujets, les souvenirs bien sûr, l'Institut, l'évolution des conditions de vie et la situation en Russie, qu'ils jugent de manière assez critique, eux qui n'avaient jamais été membres du parti communiste. La corruption, plus généralisée qu'à l'époque soviétique, le triomphe de l'argent, les années Eltsine très difficiles. Même à Doubna, les salaires n'étaient pas versés durant des mois et les gens continuaient à travailler. Beaucoup étaient obligés de cultiver leur jardin pour pouvoir se nourrir plus ou moins correctement. La situation s'est normalisée dans les années 2000. Sergo a septante-cinq ans et continue de travailler à temps plein, comme le font beaucoup de ses collègues ; sa vie est vouée à la science.



L'auteur avec Sergo et Liouba Guérassimov en 2015 à Moscou



L'INTERVIEW DE L'AUTEUR...

Pourquoi avoir attendu quarante-cinq ans après votre retour de Douvna pour écrire ce récit ?

Mon intention n'était certes pas d'attendre aussi longtemps. Il fallait un certain recul, mais pas plusieurs décennies pour livrer mes souvenirs sur ces fameuses années Douvna, et plus généralement sur l'Union soviétique que j'avais connue. Il y a, bien sûr, eu le manque de temps, les exigences de l'immédiateté, le travail scientifique, la famille avec deux enfants, la politique active aussi dans laquelle j'avais replongé dès mon retour au pays. Ma première option était de témoigner oralement, dans des réunions, rencontres et conférences. Un témoignage de militant. Je l'ai peu fait, car une certaine réserve m'a conduit à ne pas me lancer dans des exposés trop critiques sur l'URSS, à une période où j'étais encore très engagé dans le PC. C'était de l'autodiscipline, pas un interdit du parti, je le précise. D'autres l'ont fait avec brio, je pense par exemple à mon ami Jean-Marie Chauvier et à ses analyses très pertinentes de la complexité de la vie sociale et politique et du potentiel que recelait le socialisme en URSS.

J'ai ensuite pensé rédiger un ouvrage sur la science en URSS. Peut-être y reviendrai-je. Mais la première mouture du récit, en 2004, après la disparition de l'URSS et la dislocation de ma famille ramenée de Douvna, avait un objectif plus terre à terre, celui de raconter mon vécu quotidien. Tous ces petits détails qui sont, au fond, des clés de compréhension de nos existences et de nos sociétés, bien plus que les pesantes grilles d'analyse théoriques. Je me suis basé, entre autres, sur le courrier échangé avec mon père durant mon séjour là-bas, un véritable journal de bord.

J'ai ensuite été rattrapé par de nouvelles urgences liées à mes responsabilités de conseiller général à BELSPO (le département fédéral de la Politique scientifique) et à mes activités au niveau européen, notamment la coopération sur les grands équipements scientifiques. Ces dernières m'ont finalement ramené en Russie en 2008, et à Douvna à partir de 2013, en un retour du balancier de mon histoire.

Retraité encore très actif comme expert européen, j'ai remis le manuscrit sur l'établi et j'y ai ajouté le récit des retours en Fédération de Russie. Cette longue procrastination a permis que le livre trouve sa pleine cohérence et que la boucle soit bouclée. Si

je l'avais publié en 2004, il aurait fallu en rééditer une version considérablement revue et augmentée...

La parution de « Douvna » coïncide aussi avec la recrudescence d'un antisoviétisme virulent, devenu un invariant de la bien-pensance libérale et social-libérale, voire social-démocrate. Il est effarant de constater à quel point il résiste au temps et aux (r)évolutions intervenues depuis la fin de l'URSS. Il s'accompagne aujourd'hui d'un anti-russisme tout aussi réducteur.

Décrire une réalité qui dément les caricatures du « tout goulag » ne me déplaît pas.

A l'époque, n'avez-vous jamais songé à rester en URSS, à vous y établir avec votre famille ?

Au début de mon séjour, dans l'euphorie de ma nouvelle vie, oui, je me voyais bien rester là-bas. J'ai attendu avec fébrilité la prolongation de ma bourse, à la fin de la première année ! Et puis, des ennuis de santé, fin 1972 - début 1973, et mes interrogations très concrètes sur ce que le mode de vie soviétique ne pourrait jamais me donner, mon besoin viscéral d'une liberté d'expression et d'action sans limites, m'ont fait comprendre que je ne pourrais pas trouver ma place à long terme dans ce pays.

Ce n'était d'ailleurs pas dans ce but que j'y étais venu. Mon adhésion au communisme ne signifiait pas une identification intégrale à la culture politique soviétique. J'ai encore pu imaginer à certains moments m'installer en URSS pour une longue période, mais jamais à titre définitif. Jamais au point de demander la nationalité soviétique ! Mes beaux-parents étaient évidemment très désireux que je reste. Ils m'ont immédiatement adopté, avec une chaleur typiquement russe.

Aviez-vous conscience d'être un privilégié ? Ces privilèges ne vous donnaient-ils pas mauvaise conscience ?

J'avais, en tant que doctorant étranger, des conditions de vie et de travail privilégiées à Douvna par rapport à un boursier russe. Une bourse équivalant au salaire d'un docteur en sciences soviétique, un appartement gratuit, l'accès à un bureau de commande réservé aux étrangers, pour l'achat de denrées alimentaires déficitaires dans le commerce normal. Mais je vivais surtout comme un Soviétique moyen, je faisais la file dans les magasins, je me soumettais aux règles sociales et administratives... Et puis, j'ai été rapidement intégré dans une belle-famille ouvrière très simple, qui vivait modestement, quoique dans de bonnes conditions, dans la banlieue de Moscou.



Le 8 de la rue des Bâtisseurs, dans lequel Jean Moulin disposait d'un appartement gratuit, est toujours là en 2013

Les vrais privilèges, je les partageais avec mes collègues de l'Institut. C'était d'abord de travailler dans une institution de très haut niveau, avec des scientifiques renommés mondialement. C'était ensuite de vivre dans un cadre naturel splendide et dans des conditions matérielles au-dessus de la moyenne soviétique, car le pouvoir soignait ses savants.



La Maison de la Culture de Doubna, que fréquentait régulièrement Jean Moulin lors de son séjour dans les années 1970

Il régnait aussi à Doubna une ambiance plus ouverte et tolérante en matière culturelle que dans le reste du pays. Est-ce que je bénéficiais d'une liberté d'expression supérieure à celle de mes amis soviétiques ? Sans doute, en tant qu'étranger et communiste.

Donc, aucune mauvaise conscience, mais le sentiment d'avoir pu, grâce au soutien de mes camarades soviétiques, travailler trois ans dans cet environnement exceptionnel. Je n'ai jamais manqué depuis lors de rappeler ce que je dois à mon séjour à Doubna. Le livre en porte témoignage.

La séparation avec votre épouse russe est-elle plus liée à vos caractères respectifs ou à des différences culturelles et sociales, voire politiques ?

Le mariage mixte n'est jamais simple. L'engouement initial masque les difficultés. Dans notre cas, la langue n'a pas été un obstacle. Ma femme parlait parfaitement le français avant de me connaître et j'ai appris très vite à m'exprimer couramment en russe. De plus, j'adhérais globalement à l'idéologie officielle du pays et j'avais pour la culture russe une grande passion. Notre principal problème a été l'affrontement de nos caractères. Les différences culturelles et sociales de notre couple ont joué un rôle marginal.

Au fil du récit, on s'attache à votre famille moscovite et puis ils disparaissent un peu brutalement : une petite phrase pour annoncer votre séparation avec Olga, un paragraphe à la fin du chapitre « Bruxelles », une allusion à la disparition précoce de votre fils. Il est compréhensible que vous ne souhaitiez pas revenir sur ces moments douloureux, mais certains lecteurs pourraient être frustrés.

N'oublions pas que le livre est centré sur ma relation avec l'URSS et la Russie, et en particulier sur la ville et l'institut de Doubna. Ce n'est pas une autobiographie. Du triptyque « science, amour et politique », seul l'amour, ou plutôt la famille née de l'amour, n'a pas survécu au temps. Et puis, plus dramatique encore, mon fils est décédé beaucoup trop jeune.

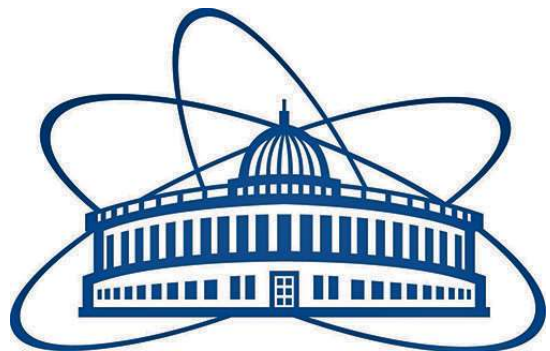
J'ai fait le choix de ne pas mêler les sujets. De ne pas risquer de réveiller d'anciennes blessures. Je suis donc resté très elliptique sur ce que sont devenus mon épouse, mes enfants et ma belle-famille après la rupture de 1988. Je ne me sentais pas non plus autorisé à inclure des photographies de famille pour illustrer la période Doubna.

Vous parlez à plusieurs reprises de votre caractère « russe », en résonance avec la société russe et soviétique. Ce caractère qui préexistait à votre séjour à Doubna, d'où vient-il ?

Les hasards de la génétique et l'environnement familial de mon enfance m'ont doté de traits de caractère assez semblables à ce qu'on a coutume d'appeler « l'âme slave ». Je suis d'un naturel passionné, souvent excessif, hors norme, avide de grandeur et d'immensité, entier et définitif dans mes engagements, mes choix, mes amitiés, mes amours. Mais je suis également un physicien et un marxiste, formé à la rude école du matérialisme, de la rationalité et de l'analyse objective de la réalité. Un mélange parfois explosif ! Ce caractère a pesé dans mon choix de Doubna. Dès l'âge de sept ans, et les vacances « initiatiques » en Crimée de 1955, je suis entré en résonance avec l'Union soviétique, avec son immensité. Le sentiment de force et de puissance, je dirais presque de toute-puissance, qu'elle a alors dégagé en moi ne s'est jamais éteint. Mon attirance innée pour la musique russe et soviétique date des années de la prime adolescence. La langue russe m'a aussi très tôt envoûté. Plus tard, bien plus tard, mon rapport aux alcools est venu compléter la liste de mes traits de caractère russes. Je suis également tombé sous le charme de la Yougoslavie, variante méridionale de ma slavophilie.

Dites-nous ce qui vous a le plus marqué au cours de ces trois ans passés à Doubna. Et ce qui a été le plus difficile dans cette expérience.

Je citerais en premier lieu mon insertion profonde et si rapide dans la société soviétique, une société très solidaire. Du côté personnel, mon mariage, la naissance de Natacha, l'adoption par ma belle-famille soviétique. Du côté scientifique, mon intégration dans la communauté des collaborateurs de l'Institut. Je la dois, notamment, à mon directeur de thèse, Sergo Guérassimov, un homme modeste et très humain, toujours disponible, un physicien reconnu mondialement dans son domaine. J'ai établi avec lui des relations solides qui ont traversé les décennies jusqu'aujourd'hui. Enfin, le rythme de vie soviétique très différent du nôtre a modifié ma perception du temps. De retour au pays, j'ai dû me réacclimater à l'agitation occidentale !



Cependant, les débuts à Doubna furent difficiles : je devais renouer avec un travail de recherche exigeant, chose que j'avais délaissée à l'ULB l'année précédente ; et j'étais incertain sur ma capacité de relever les défis scientifiques et personnels que je m'étais fixés. Mon passage à vide fin 1972 - début 1973 m'a fait prendre conscience de la fragilité de ma situation, loin de « chez moi », malgré mon insertion réussie.

Mes années Doubna peuvent se diviser en quatre phases. D'abord, l'incertitude : ai-je bien fait de venir ici, car c'est un sacré saut dans l'inconnu. Puis, c'est génial : je suis intégré dans le labo de physique théorique, mes travaux scientifiques avancent, je parle russe, j'épouse une Soviétique. Ensuite, le retour des doutes, sur fond de problèmes de santé : ce n'est pas si fameux que ça, en fin de compte, suis-je vraiment si bien intégré ? Et enfin, le redémarrage et la récolte des fruits de mes efforts : la défense de ma thèse de doctorat, la famille, Natacha qui grandit.

Recommanderiez-vous aujourd'hui à un jeune scientifique d'aller préparer un doctorat en Russie ?

Oui, allez-y ! Il faut coopérer avec la communauté scientifique russe qui est en plein redéploiement après les rudes années de la transition postsoviétique, la fuite massive des cerveaux, la diminution drastique des moyens alloués à la recherche et à l'éducation. On sent chez eux un vif désir de collaborer avec la communauté scientifique européenne. J'ai pu le constater, lors de mes missions de « Politique scientifique » en Russie dans les années 2008-2018. Avec le nouvel accélérateur d'ions lourds NICA qui est en construction, l'Institut de Doubna retrouve son pouvoir d'attraction d'antan.

L'école scientifique russe se distingue par l'attention qu'elle donne à la réflexion conceptuelle appuyée sur les mathématiques, tant dans les sciences physiques qu'économiques.

Et puis, la Russie, c'est aussi une hospitalité proverbiale, une convivialité remarquable.



Entrée du site central de l'institut à Doubna. À droite, le bâtiment du laboratoire de physique théorique (photo de 2013)

La politique est omniprésente dans le récit. Seriez-vous devenu communiste et « prosoviétique » sans l'exemple de votre père et de votre grand-père ?

Je me suis posé la question et j'ai plutôt tendance à croire que j'aurais de toute façon adhéré à l'idéal communiste. Sans doute pas aussi précocement ! Mes traits de caractère me prédestinaient également à une relation passionnelle avec l'Union soviétique, mais le moins qu'on puisse dire est qu'ils ont bénéficié d'un environnement familial hautement favorable.

J'ai baigné dans la politique dès mon enfance. Mon grand-père, ami fidèle de l'URSS durant toute sa vie, avait visité le pays en 1930 avec la première délégation belge qui s'y était rendue. Mon père, dirigeant du parti communiste depuis 1954, avait été élu député en 1958. Il avait acquis pour moi une stature emblématique, je l'admirais profondément. Nos relations, difficiles et mouvementées parfois, ont été marquées par la politique jusqu'à sa mort. Il ne m'a jamais incité à devenir membre du parti, mais son exemple a suffi. J'ai adhéré sans même me poser la question de l'opportunité. C'était une évidence. J'ai dépassé mon père dans l'idéalisation du modèle soviétique, il s'en moquait gentiment en me traitant d'« urssolâtre »...

Vous êtes assez critique sur de nombreux aspects de la réalité soviétique des années 1970-1990, par exemple la bureaucratie et l'autoritarisme, le fonctionnement de la médecine, la gestion désastreuse de l'environnement, mais vous le semblez moins aujourd'hui, lorsque vous portez un regard rétrospectif et nostalgique sur l'URSS disparue. Seriez-vous redevenu « urssolâtre » ?

Ma perception de la réalité soviétique a évolué avec le temps. J'ai certainement mythifié l'URSS dans mon adolescence. Puis sont venues les premières désillusions avec, notamment, les reculs opérés sous Brejnev par rapport aux acquis du « dégel » khrouchtchévien (par exemple, la chasse aux dissidents) et l'intervention en Tchécoslovaquie en 1968. Mais les divergences qui se sont développées entre les partis eurocommunistes et le parti soviétique ne m'ont pas conduit, personnellement, à remettre en doute la nature socialiste du régime ni la nécessité de le soutenir.

Mon immersion à Doubna n'a pas modifié cette opinion, mais elle m'a ouvert les yeux sur les insuffisances et les dysfonctionnements du système. J'en ai aussi ramené la conviction que le pays disposait en son sein des atouts qui lui permettraient de réaliser des réformes salutaires pour améliorer considérablement la vie des gens. Malheureusement, la « stagnation » s'est prolongée jusqu'au milieu des années 1980 et la perestroïka, trop longtemps retardée, s'est vite muée en « katastroïka », selon le mot d'Alexandre Zinoviev. Je ne m'étendrai pas sur les causes de l'échec de la perestroïka qui sont, à mon avis, autant idéologiques qu'organisationnelles. La direction gorbatchévienne a cédé aux sirènes social-libérales et a jeté le bébé socialiste avec l'eau du bain, précipitant le grand bond en arrière du post-soviétisme.

Il y a de quoi être nostalgique lorsque l'on se retourne vers le passé soviétique. Je maintiens mes critiques des deux dernières décennies de l'URSS, mais je ne gomme pas pour autant tout ce que le pays avait de bien, et de mieux que le capitalisme sauvage qui lui a succédé. Je ne suis pas seul à le penser, puisqu'un sondage récent du centre Levada d'étude de l'opinion publique révèle que 75 % des Russes estiment que « l'époque de l'URSS a été la meilleure de l'histoire du pays ».

Oui, je suis nostalgique d'une société relativement égalitaire et solidaire, telle que je l'ai connue de l'intérieur, d'un mode de vie détendu, d'une existence protégée et assurée ; de la tentative de trouver un autre modèle que celui du capitalisme, de l'argent roi, du marché.

Vous décrivez cependant de manière positive le redressement de la Russie opéré par Poutine après les dures années de la transition postsoviétique, en particulier la restauration de son potentiel scientifique. Seriez-vous devenu « pro-poutinien » ?

Je ne vois pas de contradiction avec mon « pro-soviétisme » ré-affirmé. Après l'énorme braderie du patrimoine national durant l'époque Eltsine, tant louée par les Occidentaux, Poutine a certainement mené une politique de récupération d'une partie des richesses publiques, en particulier dans les domaines de l'énergie et des matières premières. J'ai par ailleurs pu apprécier sur le terrain les efforts réalisés pour reconstruire le système scientifique de la Russie. Il a redonné une fierté à son pays. Ceci étant dit, Poutine est un libéral pur jus (au sens économique) et je ne partage aucunement ses idées politiques ! Mais je suis assez satisfait de sa politique internationale, la position géostratégique de la Russie étant largement l'héritière de celle de l'URSS.



Les nouveaux quartiers de Doubna en 2016



Les coéditeurs



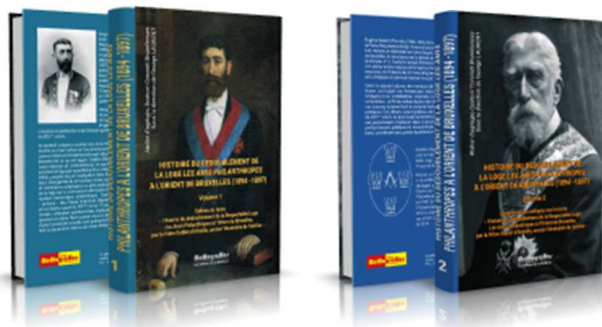
Villa Voltaire – 65, chaussée de Nivelles - 7181 Arquennes
Tel. +32 67 63 71 10 – Portable : +32 472 960 676

e-adresse : memogrames@yahoo.fr

Site web : www.memogrames.com



La maison d'édition Memogrames, née en région bruxelloise en 2003, de la volonté d'un professeur de français et d'histoire tournant la page de vingt années de responsabilités syndicales, et désormais implantée à Arquennes (Seneffe), dans le Hainaut, depuis 2014, se positionne comme « un libre-éditeur au service de la libre-parole » et se propose « d'éditer la mémoire, avenir du passé et conscience du futur ».



Parallèlement à des études sociétales (Bioéthique, éthique des nouvelles technologies, transhumanisme, euthanasie, ...), des essais philosophiques ou des ouvrages maçonniques¹, Memogrames publie aussi des biographies, autobiographies et monographies ou encore des dictionnaires historiques, mais aussi des romans historiques.

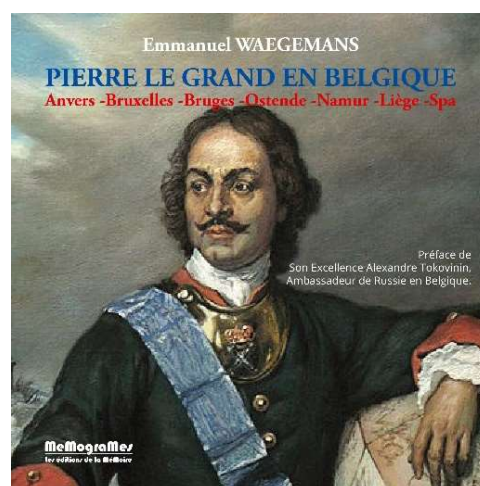


Doubna, le récit autobiographique de Jean Moulin, s'inscrit naturellement dans la démarche de « passeur de mémoire » et d'éditeur progressiste des éditions Memogrames. Il intègre la

collection Horus, dédiée aux destinées individuelles, mais aurait tout aussi bien pu trouver sa place dans la collection Ulysse, réservée à la mémoire des grands voyageurs. Notons aussi que l'éditeur n'en est pas à son coup d'essai en matière de livres traitant des relations entre la Belgique et la Russie.



En 2017, étaient parus, d'une part, la réédition (en partenariat avec le CARCoB) de l'essai de Claude Renard, *Octobre 1917 et le mouvement ouvrier belge*, d'autre part, le récit biographique du Professeur Emmanuel Waegemans, *Pierre le Grand en Belgique*.



Vous êtes journaliste accrédité et souhaitez obtenir nos ouvrages en service de presse en vue d'une recension ou d'un reportage ? Téléphonez-nous au 0472/96.06.76 ou envoyez-nous un courriel : memogrames@yahoo.fr



¹ Par exemple, l'ouvrage en 2 volumes à paraître en septembre, consacré à un texte inédit d'Eugène Goblet d'Alviella. Voir illustrations ci-dessus.



Archives du Communisme en Belgique

rue de la Caserne 33 - 1000 Bruxelles – Belgique
Tél. 00 32 (2) 513 15 83 et 00 32 (2) 513 61 99
Horaire : du lundi au vendredi de 9h30h à 17h
Site Web : www.carcob.eu



Salle de lecture du CarCoB

Le CarCoB est un centre d'archives privées, reconnu par la Fédération Wallonie-Bruxelles, qui rassemble et met à la disposition du public des collections comprenant archives, livres et brochures, photos, affiches, périodiques et films se rapportant à l'histoire du mouvement ouvrier en Belgique, principalement le Parti communiste et les diverses organisations qui y furent liées. Mais aussi une riche documentation historique sur les mouvements trotskystes, maoïstes et autres d'inspiration marxiste, ou encore les mouvements pacifistes, de solidarité internationale et de lutte contre le colonialisme et l'apartheid.

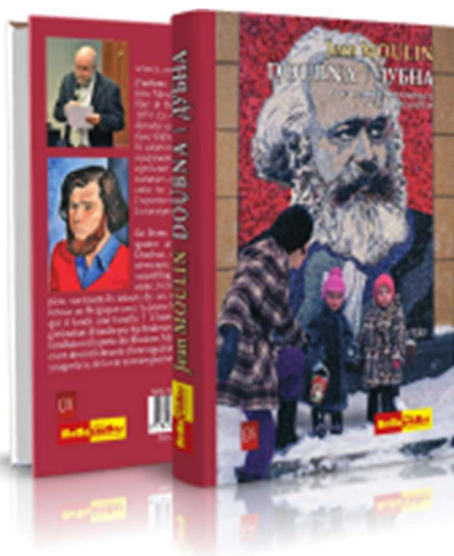
En collaboration avec son homologue flamand, le Dacob, le CarCoB gère les archives émanant du Parti communiste de Belgique (1921-1989). Il est le dépositaire des copies des documents relatifs à la Belgique conservés dans les archives de l'Internationale communiste à Moscou (RGASPI) ainsi que de nombreuses archives personnelles de ses militants.

La bibliothèque recèle quelques milliers de titres des périodiques édités par ses organisations. Elle détient également des milliers de précieuses brochures émanant de toutes les organisations ouvrières de Belgique, la totalité des publications du PCB et de la JCB et de très nombreuses éditions des partis communistes dans le monde.

Ses collections d'affiches et de photos offrent un panorama des luttes menées par le PCB, la Jeunesse communiste, le mouvement de la paix, les associations culturelles et sociales.

L'ensemble de ces collections est répertorié progressivement dans le catalogue en ligne PALLAS. Une aide à la consultation et des outils de travail "papier" sont disponibles dans la salle de lecture et auprès des archivistes.

Régulièrement, le CarCoB exerce aussi une activité éditoriale en rapport avec sa raison sociale, seul ou en partenariat avec des éditeurs progressistes. Le livre de Jean Moulin est déjà le 3^e partenariat entre le CarCoB et les éditions Memogrames, après **Louis Van Geyt, la Passion du Trait d'Union** en 2015 et **Octobre 1917 et le Mouvement ouvrier belge**, en 2017.



Préface de José GOTOVITCH, Président du Conseil scientifique du CarCoB

Il est une vérité devenue d'évidence, un lieu commun qui s'énonce sans l'ombre d'une interrogation : feu l'Union soviétique fut le pire des enfers, le lieu de tous les tourments. Tout récit touchant à l'URSS ne peut être qu'une histoire de la terreur et le seul bilan celui du nombre de victimes ! C'est pourquoi le CarCoB a jugé utile de soutenir la publication du récit que nous livre Jean Moulin, brillant chercheur en physique théorique, d'abord assistant à l'ULB, titulaire d'un doctorat élaboré de 1970 à 1973 à Doubna, cité scientifique soviétique, doublé d'un second doctorat obtenu à Bruxelles. Jean Moulin a donc vécu trois ans et de nombreux séjours tant antérieurs qu'ultérieurs, désormais en Russie sous les traits d'un fonctionnaire fédéral belge de la politique scientifique. Il y a étudié, publié, aimé, épousé, et engendré deux enfants en s'intégrant à la vie de chercheurs de haut niveau, sous la tutelle de savants éminents et y a développé une relation passionnelle qu'il qualifie de « russoviétique ». Il a entrepris de les raconter. Et nous voilà plongés au cœur d'un aspect de la vie soviétique qu'il est de bon ton d'ignorer totalement aujourd'hui. Bien entendu, Jean Moulin a parfaitement conscience d'être dans un lieu privilégié, mais son intégration, notamment par ses collègues mais surtout par ce qui est devenu sa belle-famille, ses pérégrinations dans le pays, font que son récit fait écho à ce que représente la vie quotidienne dans l'URSS défunte. Et les difficultés, les contraintes, les carences bureaucratiques, l'omniprésence des « organes » (le KGB), les silences, mais aussi les ravages stupéfiants de l'alcoolisme prennent place dans son récit. Et avec tout cela, à travers tout cela, Jean Moulin fait passer l'élan, la ferveur, l'espérance, la poésie et les réalisations d'une population qui avait entamé, sur base des acquis effectifs de 1917, un chemin qui faisait place à l'espoir. Il évoque aussi combien l'arrêt brutal de cet élan, la stagnation « brejnévienne » et la politique désordonnée de celui qui voulut changer tout et tout de suite sans en avoir les moyens, ont ouvert les portes du délabrement néolibéral et de la disparition de l'URSS. Mais l'auteur n'a aucune ambition d'analyste politique. Il nous livre une tranche de vie, parsemée de bonheurs et de contrariétés quotidiennes, de l'opportunité exceptionnelle qu'il a eue de mener une vie de scientifique, exigeante mais comblée. Ce texte n'a de valeur démonstrative que d'une vérité : celle-ci est multiple. C'est en évoquant les éléments « basiques » de la vie quotidienne qu'elle se révèle souvent plus proche de nos exigences historiques que les réquisitoires idéologiques qui sont devenus le politiquement correct d'aujourd'hui.